

PETITE

Aujourd'hui, les vagues sont des demoiselles. Elles retroussent leurs jupons pour courir jusqu'au rivage et leur froufroutement est celui des dessous chics : soie sauvage et satin froissé. En face, de l'autre côté de la baie, les lumières de la Madrague s'allument, comme un collier scintillant au cou des demoiselles.

Il est assis sur l'asphalte noir de la route, en haut des marches qui mènent à la mer. Son visage est rond et son corps sans grâce s'appuie au mur du jardin. Le soir descend autour du garçon abandonné. Ses yeux sont tristes et on l'imagine blessé.

Au-dessus de lui, les branches d'un amandier sont couvertes de fleurs blanches et rosées, couleur des joues de demoiselle.

Petite, j'étais seule. Seule, dans la cuisine où le réveil marquait une à une les secondes dans un battement de métronome, mais jamais n'advenait la musique... Seule, sur le balcon de l'Estaque dans une espèce de combinaison de cosmonaute mais qui donc a pris cette photo ? Je ne regarde pas l'appareil, mais plus loin ou plus haut : il semble qu'il n'y ait personne en face de moi... Seule, dans l'entre-deux, entre la salle à manger et le balcon, je vais vers le dehors mais je n'ai rien à y faire, c'est juste pour changer de place et le soleil même ne me fait pas sourire... Seule enfin, un soir de Noël. Pourtant, c'est sur le trottoir de La Canebière et le Père Noël est accroupi à côté de moi, moi presque assise sur son genou et il me sourit mais je ne suis pas là, plus loin, ailleurs, en tout cas seule, seule comme ce garçon que je regarde assis face à la mer, indifférent à la beauté, sans rempart contre sa douleur.

Moi, j'étais seule, mais j'avais le monde, tout le monde, pas les gens, non, les choses, les animaux, les rues, les murs, le ciel, les rochers, les couleurs, les parfums, les maisons et la mer. Je n'ai aucun souvenir de personne, rien que des lieux, je ne revois même pas ma mère de ce temps-là, pas d'amis et mon père est absent mais je ferme les yeux et je vois très exactement la cour de mon école quand je suis entrée en cours préparatoire et la classe sur la droite du préau, sa grande façade en vitres et on pouvait compter les bancs alignés et la marche à enjamber pour entrer et qu'y faisais-je, dans cette classe, assise sur un de ses bancs ? Je ne sais plus et il n'y a pas d'enfants autour de moi, mais le poêle est au centre et sur le tableau en face de moi, en belles lettres rondes : *Leçon de choses*.

J'étais seule et je n'avais besoin de personne. Je regardais les fourmis marcher sur le sol du balcon puis grimper sur la balustrade, et parfois je mettais quelque chose devant une esseulée pour la voir hésiter, les antennes frémissantes, partir d'un côté puis se raviser, tourner sur elle-même, finir par contourner l'obstacle.

Je faisais de la balançoire dans le jardin de la voisine. Au-dessus était la branche d'un énorme mûrier ; je voyais le soleil éclaircir un peu la masse sombre de ses feuilles. Je n'attendais pas qu'on me pousse, je ne voulais pas de la main d'un adulte dans mon dos, je voulais, comme on me l'avait appris, tendre les deux jambes bien droites pointées vers le haut et ça montait un peu parce que j'avais donné l'impulsion d'un coup de pied avant de sauter assise sur la planche. Puis ça redescendait et je repliais mes jambes et mon buste avant de détendre tout mon corps, le dos bien droit en arrière et les jambes à nouveau vers le ciel. De toutes mes forces, vers le ciel. Il me semble que c'est ça : ce repli consciencieux et cet envol ensuite. De tout mon cœur aussi, et je poussais avec mes bras sur les cordes, et je montais. Je pouvais le faire debout également, les deux pieds bien serrés sur la planche, les genoux fléchis, à petits coups, en faisant monter la planche par la tension des jambes, peu à peu la balançoire prenait le mouvement et je tirais plus fort sur les bras et je poussais plus fort sur la planche et ça partait. Moi qui étais craintive et si peu dégourdie, j'avais compris très vite comment faire pour ça, pour cette joie. Je n'avais besoin de personne.

Puis, plus tard, j'ai eu deux amis. Ils habitaient dans l'école de

Saint-Henry, de chaque côté d'un large palier, en haut d'un escalier qui me paraissait gigantesque ou peut-être étais-je simplement impatiente de les voir ? J'y allais avec ma mère et on entraît toujours dans l'appartement de gauche, chez Charlotte et sa tante Legrandin. Au bout d'un moment, Madame Sintès faisait son apparition avec son fils. Elle était grande, des cheveux très noirs toujours impeccablement coiffés et je ne me souviens pas qu'elle ait souri. Je la vois habillée de noir. Comme une veuve. Mais elle ne l'était pas, elle était comme ma mère, une femme de marin. Gérard Sintès était aussi dépourvu de père que moi, raison pour laquelle sans doute il était aussi imperturbablement calme et indifférent que moi. Les cheveux noirs de sa mère, bien lissés, une raie sur la droite, les yeux noirs aussi. Nous étions ainsi, lui et moi, affublés d'une mère sans homme, mais riche chaque année, en leur qualité d'institutrice, d'une quarantaine d'enfants nouveaux, ce qui devait leur ôter l'idée saugrenue (malgré quelques nuits passées, tous les deux mois, avec leur voyageur au long cours) de nous offrir un frère ou une sœur. Une mère ici et un père là-bas, où, on ne savait pas, quelque part dans le monde qu'on ne connaissait pas mais ce devait être bien puisque c'était loin et qu'ils en revenaient éblouissants dans leur costume marine à boutons et galons d'or, et sentant le bois, la peinture et le tabac, comme leurs grands bateaux sur lesquels on montait parfois, à leurs retours. Et Charlotte ? Encore plus orpheline que nous et bien plus exotique, puisque le père était revenu d'Indochine avec une femme que Mademoiselle Legrandin avait jugée incapable d'élever deux enfants et à qui elle avait donc enlevé la fille pour en faire un petit génie français.

Pas étonnant que notre jeu préféré ait été dans le grand appartement de l'école de Saint-Henry, le jeu de cache-cache. Nous étions des spécialistes de l'absence soudaine et du retour inopiné. Nous disparaissions derrière les rideaux, nous nous évaporions dans les chambres obscures, nous nous glissions sous les lits sans un bruit, légers, si légers. Et les trois femmes criaient nos noms à travers les vastes pièces, et nos noms rebondissaient joyeusement comme les ballons colorés que nous laissions s'envoler par les jours de mistral et nous nous serrions en silence dans notre cachette.

Et ce fut l'anniversaire de Gérard Sintès. Ce jour-là, nous en-

trâmes dans l'appartement de droite. C'était la première fois. L'appartement où vivait Gérard était exactement semblable à celui où vivait Charlotte et après cette journée, j'ai toujours imaginé face à moi quand je montais l'escalier, juste au milieu du palier, la cloison qui seule les séparait. La disposition des pièces, leur dimension, la place des fenêtres, tout se répartissait de façon symétrique par rapport à l'autre appartement. Les meubles même et les tapisseries aux murs me parurent identiques et cela devait être, car quelle différence notable entre une institutrice célibataire et une institutrice femme de marin ? Ma mère à moi était plus riieuse, et elle devait aussi avoir un esprit plus indépendant, pour avoir fermement refusé d'habiter dans l'école, ce à quoi je devais mon balcon sur la mer, hanté par les fourmis. Charlotte était déjà là et Gérard était beau ; il rayonnait, le visage lisse et rosé, les cheveux plus noirs et plus brillants que jamais, un col de chemise blanc qui dépassait, immaculé, de son pull bleu marine. Il était beau parce qu'il était heureux. C'est que son père, l'absent, avait laissé, comme faisait le mien (ils étaient loin, c'étaient des rois) un cadeau somptueux pour l'anniversaire. Un train électrique dernier modèle. Une trace brillante, bruyante mais à peine, filante comme une trace d'étoile, de l'homme lointain. Qu'il y eût là enfin un objet masculin, c'était à l'évidence ce qui emplissait mon ami de bonheur et immédiatement, ce fut aussi ce qui me passionna.

Le train avait été monté sur le tapis du salon et nous étions assis de chaque côté de la voie, lui au milieu, moi à l'extérieur. La voie faisait penser au grand huit. Le train pouvait y faire un tour entier ou seulement un des ronds du huit grâce au système d'aiguillage. Si parfaite, cette voie, dans sa géométrie compliquée que le train lancé parfois à trop vive allure déraillait, et c'était la peur de la catastrophe et l'exaltation de le remettre en route en le prenant dans ses mains, cet objet fabriqué qui reproduisait si fidèlement la réalité ! Il y avait une locomotive en tôle verte, un wagon de voyageurs avec ses petites fenêtres et quelques autres de marchandises dont l'un portait une citerne jaune avec l'inscription Shell en lettres rouges. Un train miniature, c'était une réplique en petit des choses du monde, mises à portée de ma main, obéissant à des lois que je ne comprenais pas mais que je pouvais apprendre à maîtriser.

Quelle terrible satisfaction ! Plus terrible encore que celle que m'apportaient mes fourmis. Et nous le regardions, unis dans la même fascination, disparaître sous le tunnel en plastique marron, s'arrêter au passage à niveau rouge et blanc, passer devant la jolie maison qui figurait la gare.

J'ai le visage penché vers la merveille, le soleil qui fait briller les verres en cristal disposés sur la table de l'anniversaire met un reflet clair dans mes cheveux, en face de moi Gérard tend la main. Tout est tiède et silencieux, voluptueux. Mais Charlotte est là-bas, plus loin, hors du cercle, elle nous épie de ses yeux méchants, elle ne voit pas le train, elle nous voit, nous, elle nous hait. Alors, ma mère, la mienne, pas celle de Gérard, pas la tante de Charlotte, ma charitable mère, oh, si charitable !

« Gérard, tu ne t'occupes pas de Charlotte, elle est triste, elle va pleurer, tu ne veux pas qu'elle pleure, n'est-ce-pas ? Et si tu allais l'embrasser. »

Il se tourne, se détourne, et après une hésitation, va vers elle, se met à genoux auprès d'elle, lui met les bras autour du cou et fait claquer une grosse bise sur la joue rebondie. C'est à cet instant que je suis devenue vraiment seule. Seule pour toujours.

Abandonnée.

Le gros garçon triste s'est redressé, il a saisi son vélo et le pousse sur la route qui monte de la mer. Il n'a pas le cœur à se remettre en selle. Pourtant, derrière lui, les vagues font toujours danser leurs jupons de demoiselles.

LILI ET LA MORT

C'est l'après-midi de Noël, je ne connais pas de moment plus triste que celui-là. Une mélancolie aiguë m'envahit, à marcher ou rouler dans les rues vides, vides comme si les gens avaient déserté la ville pour un rendez-vous où je n'ai pas été conviée.

Il y a une heure, j'ai quitté mon fils sur le quai de la gare, il a trente ans, j'en ai soixante. Il s'en est allé vers sa vie et la mienne est finie. Une impérieuse nécessité m'a poussée hors de mon chemin habituel et pour rentrer chez moi, je suis passée par le quartier de mon enfance. J'ignore pourquoi je me suis infligée cette émotion intolérable, j'ai à peine supporté de revoir les maisons qui me faisaient rêver, celles qui avaient une véranda illuminée les soirs d'hiver, ou celles qui ressemblaient à des châteaux : trois étages, une petite tour et de grands arbres dans le jardin. Elles sont à présent minuscules, leurs volets sont ternes, la peinture en est écaillée. En haut d'un escalier est apparue une grosse jeune femme mal fagotée, je l'ai détestée.

J'ai mis dans le lecteur le CD de Nirvana pour entendre cette voix juvénile et déjà cassée qui étirait les sons jusqu'au gémissement, la voix d'un jeune homme qui ignorait comment vivre. Je ne sais si j'avais besoin de cette voix parce qu'il est mort dans une maison, comme il y en a dans les films et dans mes rêves, une maison immense avec un bow-window éclairé dans la nuit ou parce qu'il avait le visage de mes amies ou de mon amour d'antan, un visage d'enfant douloureux, aux joues qu'on pense douces comme le ventre d'une mésange et que ce visage, il n'a pas eu le temps de le perdre.

Cette année-là, septembre était doux et gris comme le feutre mou de Monsieur Giudicelli. Des vacances achevées, il lui restait un vélo vert métallisé avec des garde-boue rutilants, une sonnette au son strident et grêle et deux phares qui s'allumaient grâce à une petite dynamo dodue, à l'avant une lumière blanche, à l'arrière une lumière rouge.

Ce n'était pas suffisant pour la consoler d'avoir perdu les plages désertes de la Corse et la brûlure du soleil sur sa peau, mais le vélo lui permettait d'explorer le quartier pendant les jeudis doux et gris. Elle s'appelait Lili, à vrai dire Liliane, mais de Liliane elle ne voulait pas, et Lili lui allait si bien quand elle descendait, tous freins lâchés, l'avenue de Provence, avec l'excitation héroïque de qui brave la mort. Heureusement, le vélo était neuf. Elle s'arrêtait dans le crissement des freins réactivés, juste à la limite de l'allée des Lavandes. Lili avait dix ans.

Elle tournait à droite pour un petit trajet tranquille sur le plat avant d'engager le combat contre l'avenue des Félibres pentue comme une route de montagne. En passant devant l'épicerie Cartalas, elle accélérât un peu ; elle sentait comme un souffle froid qui venait des profondeurs du magasin, tout en longueur et toujours obscur. Elle abominait cette espèce de noir couloir qui sentait le chou et les produits de nettoyage. Elle abominait aussi les épiciers avec leur tablier de vaisselle en toile bleue. Ils n'étaient pas *chics*. Lili appréciait le *chic*.

Elle tournait encore une fois à droite et attaquait la pente redoutable. Comme elle n'avait aucun élan, elle devait se mettre debout sur les pédales dès le premier tour de roue et elle commençait alors une danse sauvage, balançant son corps d'un côté, puis de l'autre, soufflant et ahanant d'une manière tout à fait vulgaire mais quoi, il fallait bien qu'elle avance. Elle dépassait l'église qui se trouvait à peu près à mi-hauteur de son ascension et tout à son effort, ne pouvait alors tourner le regard, comme il l'eût fallu peut-être, vers le lieu saint et c'était tant mieux parce qu'elle abominait l'église plus encore que l'épicerie.

Et d'abord pour les mêmes raisons : malgré les quelques bougies qui tremblotaient dans l'entrée, le lieu saint était un étroit couloir tout noir et le prêtre corseté dans sa soutane de drap rêche

était encore moins *chic* que les épiciers. Et ensuite pour les jours, peu nombreux, – car, il faut bien le dire, elle résistait mais sa mère l’encourageait : « Allez, Lili, ce n’est pas si terrible, tu seras toute propre après » – où il lui fallait s’agenouiller dans le petit box qui sentait le bois verni. Elle reniflait cette odeur avec délice : pourquoi devait-elle payer ce plaisir par le chuchotement odieux qui envahissait le réduit ? C’était comme l’affaire de la colle blanche : au lieu de dériver tranquillement dans son parfum d’amande amère, elle était obligée de lutter interminablement avec papiers ou cartons pendant l’heure de travaux manuels, supportant avec la rage en dedans les commentaires malveillants des filles douées pour cette activité dégradante ! Agenouillée donc, elle attendait que le curé maussade fasse glisser le grillage qui les séparait ; que pouvait-elle bien lui raconter qui fasse péché ? Elle ne savait même pas où situer le mal avouable, se doutant bien que son souhait de voir disparaître rongés par une maladie atroce les deux épiciers relevait du péché mortel et ne devait pas sortir de sa bouche, mais que le fait d’ouvrir l’armoire de sa mère en son absence pour enfiler un de ses chemisiers ou même une combinaison, ne pouvait pas avoir grand intérêt pour le curé distrait. Ou alors était-ce précisément cette histoire de combinaison qui l’enverrait griller en enfer, raison pour laquelle il lui était encore moins possible de la raconter au curé impatienté.

Voilà pourquoi elle dépassait le plus vite possible le lieu maudit et cédant alors au besoin vital de reprendre souffle, menacée par l’asphyxie ou bien, bizarrement, par les pensées que le saint lieu maudit lui inspirait, elle engageait son vélo et elle avec, elle surtout, sur le chemin du terrain vague.

La terre y était sale : de la poussière et des cailloux minables ; et pourtant il y poussait une herbe drue et des buissons épais de ronces entrelacées. Sur les bords du chemin qui le traversait, croissaient et multipliaient de grandes feuilles très vertes et découpées, des plantes conquérantes dont sa mère lui avait dit le nom : des acanthes. Un nom sombre, mystérieux et précieux comme leur couleur et comme leurs fleurs, qui se dressaient blanches et roses au mois de mai. Là, au milieu de la ville, c’était vert comme dans la nature, et quelque chose était caché, qui l’attendait. Lili le savait.

Elle suivait le chemin avec prudence et excitation. Elle se sentait

le corps agile et vibrant des tout-petits oiseaux qui tourbillonnaient, l'hiver, dans son jardin, aux heures de soleil, cherchant à dégourdir leurs ailes ankylosées par le froid – du moins le pensait-elle – ou à découvrir les graines que son père laissait pour eux dans le creux du gros cerisier. Elle était alerte et attentive, l'esprit affûté par une délicieuse inquiétude. Cette enclave, au milieu de la ville, n'avait pas l'évidence sublime des paysages corses qu'elle vénérât : rien des couleurs qui ne mentent pas, les aplats mauves sur les collines, l'embrasement rouge des incendies, le bleu intense de la mer, rien non plus des lignes fières et tranchantes des rochers ni des droites impeccables des pins laricio, rien de cette lumière idéale qui l'enlevait hors d'elle-même et elle ne savait plus ce qui lui arrivait et elle s'immobilisait, un sanglot au fond de la gorge. La nature dans le terrain vague était sournoise et dissimulée ; elle bondissait sur le chemin dans les épines de ses ronces, elle attaquait les narines par une odeur sombre de pourri, parfois même, circulait douceâtre un relent de bête morte. Lili imaginait un rat, non qu'elle l'eût craint, tout surgissement de la vie l'enchantait et voir fuir devant elle une forme grise prolongée par la longue queue flexible, l'aurait fait sourire. Mais quand même, un rat mort, gonflé, grouillant de vers...

Cette nature-là n'était pas hostile comme elle l'éprouvait dans la force furieuse que déchainait le mistral ou dans l'indifférence glacée et blessante du ciel d'hiver, non, cette nature-là était vile ; ainsi l'eût-elle dit, si elle avait connu le mot. Celui qu'elle connaissait et qu'elle se répétait avec gourmandise, c'était le mot vague, vague, pas clair, pas pur, confus, mélangé, comme son goût du terrain. Il y avait bien quelques pins hautains dans lesquels passait parfois le vent avec son bruit de lointain et de mystère, mais à terre, gisaient des bouteilles brisées, éclatées en grossiers copeaux de verre, des cartons déchirés, des papiers tachés de graisse ou pire. Cette nature-là était souillée et ça l'attirait. Elle voyait dans ces déchets des lambeaux de la vie des adultes qu'il leur est interdit de montrer aux yeux avides des enfants. Leur vie secrète, leur vie intime, celle qui gisait dans le tiroir à lingerie de sa mère ou dans les crèmes grasses de la salle de bain où elle s'enfermait parfois pour s'en tartiner les joues. Tout cela l'attirait et lui faisait peur.

Ce jour de septembre doux et gris, Lili fredonnait en poussant

son vélo sur le chemin du terrain vague une chanson apprise de sa tante pendant l'été. L'air lui venait facilement mais des paroles ne restaient que quelques bribes *Trois petites notes de musique qui vous font la nique du fond des souvenirs*. Elle ne s'en lassait pas, ce refrain avait le pouvoir de convoquer dans l'instant le parfum de sa tante, un parfum très *chic*, un parfum qui la faisait rêver : *Soir de Paris*. Lili fredonnait et s'enivrait de nostalgie quand, soudain, un bruit la fit revenir à la réalité. Elle tourna la tête. Mademoiselle Odette était clouée sur le mur qui séparait les jardins du terrain vague, clouée comme un dodu papillon blanc par la masse noire d'un dos. Plaquée contre le mur par le corps d'un homme dont le visage disparaissait dans le chemisier ouvert de Mademoiselle Odette. Ah, ça, Lili n'en revenait pas !

Mademoiselle Odette était la personne au monde qu'elle jugeait la plus élégante. Tous les jours impeccablement coiffée comme une vedette de cinéma, de belles boucles rousses qui encadraient son visage maquillé de façon discrète. Une bouche bien dessinée – sa mère avait dit : « Elle doit faire ça au pinceau, quelle perte de temps ! » –, de longs cils qui se recourbaient, juste une touche de rose pour souligner les pommettes. Lili adorait ce visage et elle aimait aussi particulièrement les chemisiers de Mademoiselle Odette, d'un blanc éblouissant, avec des cols hauts et de petits boutons en perle, beaucoup de petits boutons, trois ou quatre rien que pour les poignets.

Or, Mademoiselle Odette – *la petite couturière* comme l'appelait sa mère avec un imperceptible frisson de mépris – avait la tête renversée et les cheveux roux semblaient s'être accrochés aux aspérités du mur comme des toiles d'araignée. Ses yeux étaient fermés mais sa bouche exagérément ouverte pour une femme si mesurée. Sa jupe noire était blanchie par le crépi du mur, le chemisier était tout froissé et Lili ne voyait plus trace des boutons à la place qu'ils devaient occuper, dans les boutonnières. Mais ce qu'elle voyait, Lili, ce qui la stoppait là, devant ce spectacle dont elle savait bien qu'elle n'aurait jamais dû le voir et qu'il faudrait en rendre compte dans l'obscur réduit qui sentait bon le bois verni, ce qui la mettait en arrêt sans qu'elle puisse en détacher le regard – « Arrête, Lili, tu regardes les gens comme un chien à l'arrêt, ça ne se fait pas. »

disait sa mère – c'était le sein de Mademoiselle Odette. Un sein somptueux qui n'avait aucune commune mesure avec ceux qu'elle connaissait – sa mère, sa tante les laissaient entrevoir pendant les vacances mais bien tenus en bride dans les bonnets du maillot de bain –, un sein large et épanoui, d'une blancheur satinée, semblable aux fleurs de magnolia et au milieu, un gros pistil rose brun. Le sein disparut soudain dans une main griffue. Mademoiselle Odette ouvrit les yeux et loin d'y découvrir une horreur indicible, comme elle l'avait, en une seconde affolée, pensé, Lili y lut une joie souveraine. C'était le moment de s'arracher à sa contemplation, elle détala en malmenant son vélo vert, sans prendre garde aux ronces qui voulaient la retenir là.

Quand elle déboucha dans sa rue, le souffle coupé par la course, Lili crut avoir basculé dans un autre monde. La petite allée des Lauriers, modeste et déserte le plus souvent, était envahie par une foule bruisante et devant la haute maison des Muller, étaient garés un camion de pompiers et une voiture de police. Saisie par la panique, elle faillit se jeter à nouveau dans le sentier du terrain vague mais comment affronter volontairement le couple blanc et noir ? Sa mère la tira d'embarras, lui faisant signe d'une main impérieuse de venir la rejoindre ; il n'était pas question de se dérober à la volonté maternelle. Elle entra dans ce bruissement étrange qui était fait de murmures rapides et de quelques reniflements. Lili sentait monter en elle un malaise nauséux, un signe avant-coureur de ces évanouissements qui effaçaient soudain le monde et sa lumière. Mais sa mère la saisit entre ses bras, la serra avec une force et une tendresse qu'elle ne lui avait jamais manifestées ainsi. « Lili, c'est affreux, Jean, tu sais, le fils aîné de Madame Muller, il est mort, il s'est noyé en prenant son bain. Il y était depuis trop longtemps, Madame Muller s'est inquiétée, l'a appelé, il ne répondait pas. Il avait fermé la porte à clé, il a fallu du temps pour ouvrir. Oh, Lili, Lili, promets-moi de ne jamais t'enfermer comme ça ! » Et Lili sentit le corps contre lequel elle était collée secoué par les sanglots.

Lili ne reprit jamais le chemin du terrain vague. Elle refusa farouchement de retourner s'agenouiller dans le réduit qui sentait bon le bois verni. Et sa mère pour la première fois céda.

Je suis devant le jardin de mon père. Je ne vois plus trace, au-dessus de l'escalier, de la tonnelle qui se couvrait en mai des fleurs odorantes du seringa et le vieux cerisier, couronné de bouquets blancs et roses au temps des communions, a été abattu. Le portail s'ouvre ; une jeune femme, grande et élégante, s'avance lentement. Puis elle semble chanceler. Une petite fille a jailli du jardin en la bousculant. Elle a sur la tête un drôle de casque en plastique fuchsia, ses coudes et ses genoux sont entourés d'une sorte de bandage couleur crevette cuite. Elle s'élançe sur le trottoir, elle balance l'une après l'autre ses longues jambes maigres : aux pieds, des rollers du même rose éclatant. Sa mère, indignée, la rappelle. Mais elle file et ses cheveux blonds, échappés du casque, la suivent joyeusement.